



MÉDIAS

Les journalistes devront-ils manier aussi la caméra ?

Page E 4



CINÉMA

Les années de plomb derrière le rideau de fer

Page E 7

CAHIER

E

CULTURE



TIFFET LE DEVOIR

Ma fille, mon ange aborde la porno sur Internet

ODILE TREMBLAY

A lors voilà! L'édition quart de siècle des Rendez-vous du cinéma québécois prend son envol jeudi prochain. Jusqu'au 25 février, le septième art se célèbre en famille. Palabres. Projections. C'est parti!

En guise de démarrage, *Ma fille, mon ange*, un premier long métrage d'Alexis Durand-Brault. Ce réalisateur de 33 ans se sent honoré de partir le bal, quoique fort nerveux. Au lendemain de l'ouverture des Rendez-vous, son film sortira sur une centaine d'écrans du Québec. «Le distributeur a loué les ponts de Montréal pour la pub. C'est un peu gros, non?...»

Il sent peser sur ses épaules un poids d'attente énorme, vacille sous la pression. «J'ai fait un thriller, collé aux règles du genre sur un sujet difficile. Ce n'est pas C.R.A.Z.Y. Le scénario n'a pas été peaufiné durant huit ans...»

Le voici pourtant. Le film aborde la porno sur Internet, avec un père qui en consomme (Michel Côté) et une fille (Karine Vanasse) qui s'appête à se déshabiller sur la Toile pour le grand écart triple X.

«Je voulais faire un film de divertissement, avec un contenu social, explique le cinéaste. Oui, l'hypersexualisation des jeunes est problématique. Et on en parle si peu. Durant ma jeunesse, je n'avais pas accès à ces images-là. Aujourd'hui, les scènes de bestialité s'étalent sans complexes. Je ne juge pas mes personnages: ni ceux qui consomment ni ceux qui font rouler cette industrie. Loin de moi l'idée de faire la morale à qui que ce soit. Mon film dit quand même aux parents: «Attention! Ça peut arriver à n'importe qui. Communiquez avec vos enfants.»

Alexis Durand-Brault a été directeur photo (notamment sur *Elles étaient cinq*). Il est d'abord issu de l'univers de la publicité, une école d'ellipse à ses yeux, qui apporte le sens de l'image. Ça sert au cinéma. Avec son scénariste Pierre Szalowski, il a voulu installer une jeune fille normale au cœur de son intrigue; ni vulgaire ni particulièrement perturbée. De bons parents, et tout. Karine Vanasse avait entendu parler du projet. «C'est elle qui s'est proposée pour le rôle, précise Alexis. Elle voulait modifier son image de fille sage, sans doute.»

«Vas-tu te rendre au bout du chemin?», lui a-t-il demandé, au départ un brin sceptique. Elle est réservée, Karine, cérébrale aussi. Difficile pour elle de plonger à l'écran dans les nuits chaudes de Montréal. «Pour la scène du strip-tease, elle s'est entraînée quatre mois. À la fin de sa prestation, l'équipe l'a applaudie, pas juste pour sa performance, mais à cause des difficultés surmontées.»

Avoir Michel Côté à sa distribution... Alexis n'osait trop y rêver. «Il est tellement

Michel Côté et Laurence Leboeuf dans le film *Ma fille, mon ange* d'Alexis Durand-Brault.

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

sollicité, si sélectif aussi. Ce qui ne l'a pas empêché d'accepter tout de suite. Michel est habitué à des rôles flamboyants, alors que je lui demandais de jouer en demi-teintes. Sa générosité fut immense. À toutes les étapes du film il m'a aidé.»

Alexis Durand-Brault ne tarit pas d'éloges — à juste titre — sur le talent de la jeune Laurence Leboeuf, qui incarne la copine droguée de l'héroïne avec un charisme remarquable. Enfant de la balle, fille des comédiens Diane Lavallée et Marcel Leboeuf, la demoiselle est tombée dans la marmite, joue d'instinct. On l'avait vue notamment dans *Trafic humain* de Christian Duguay. «Elle peut aborder tous

les registres. Désormais Hollywood la courtise. Hélas! Elle va nous échapper.»

Le cinéaste affirme avoir volontairement laissé dans le flou le personnage de la mère (Dominique Leduc). «Elle sait tout mais ne dit mot, installée au centre du mécanisme.»

Alexis, qui lance en même temps une série télé, *La Galère*, pense déjà à son prochain long métrage. Son sujet: la préten-tion, un défaut, surtout masculin, qui lui apparaît particulièrement grotesque. En attendant, il se promet de fréquenter les Rendez-vous. Comme les autres années, avec une différence de taille... Le cinéaste du film d'ouverture ne sera plus invisible, qui-

dam, sifflant au milieu de la foule. Et ça lui donne une drôle de crampe. Une page est vraiment tournée pour lui.

Place aux Rendez-vous!

Ségolène Roederer dirige depuis 2000 les Rendez-vous du cinéma québécois. L'ère de tous les bouleversements. Elle a vu notre septième art, d'abord un peu bouddé par la foule, gagner en popularité, gravir les sommets, fléchir en 2006. Qu'importe?

Les discours moroses sont étrangers à son registre. Juchée sur ce quart de siècle du festival maison, elle parle de maturité acquise.

«À 25 ans, tu es adulte. Tu as quelques sous de côté. Tu peux sortir voir le monde.

Là est arrivé le cinéma québécois.»

À ses yeux, le cru 2007 s'annonce très fort, non seulement parce qu'on attend les films de Denis Arcand et de Bernard Emond, mais aussi à cause des œuvres indépendantes en train de se frayer un chemin en marge des grands courants commerciaux. Plusieurs d'entre elles sont présentées en primeur aux Rendez-vous.

«Je pense entre autres à Nos vies privées de Denis Côté et au Cèdre penché de Rafaël Ouellet, le musicien-cinéaste. Ces œuvres sont faites avec rien, radicales, vraiment intéressantes.»

VOIR PAGE E 2: ANGE

CULTURE

Le paysagiste négligé



Odile Tremblay

Dimanche dernier, sans ressentir les morsures du froid, j'ai bondi dans le Vieux-Montréal au Musée Marc-Aurèle Fortin. Il suffit parfois qu'une menace plane sur une institution pour qu'on coure la visiter, toute affaire cessante. Vingt ans sans y avoir mis les pieds... Mais le sable s'écoulait dans son sablier.

Les visiteurs y affluaient plus nombreux que d'habitude, interpellant les préposés à l'accueil: «Comme ça, vous allez transférer vos œuvres au Musée des beaux-arts de Montréal...» Chacun poussait son petit soupir, vaguement mal à l'aise. La nouvelle était tombée comme une brique au cours de la semaine: le musée privé de la rue Saint-Pierre, qui roulait cahin-caha, ferme à la mi-mars, incapable de faire ses frais. Le MBAM héritera de plus de 100 œuvres, avec promesse d'exposition permanente. Voilà pour la bonne nouvelle.

La mauvaise, c'est cette décision crève-cœur pour Jacqueline Sabourin de fermer la boîte, elle qui avoue avoir traversé toute la gamme des émotions. Vingt-cinq ans de dévouement et d'amour pour le peintre des grands ormes remontent dans le gargoton de la directrice du lieu. Elle s'agit depuis les premiers pas de la

fondation, puis du musée, d'abord aux côtés du fondateur René Buisson à titre de directrice artistique. A la mort de ce dernier, elle a pris les commandes.

Un musée privé, ça vit maigre, quand les conseils des arts ont négligé son nom sur leur liste. Aucun portefeuille pour placer de la pub, beaucoup de bénévolat, des jeunes à l'accueil, payés à même des programmes fédéraux de travail étudiant. Et vogue la galère!

Sarah Mainguy rédige une thèse sur Marc-Aurèle Fortin. On rencontre la jeune femme à l'accueil du musée les fins de semaine. Depuis trois ou quatre ans, elle s'échine à temps perdu sur un projet de catalogue raisonné des œuvres du peintre, soupire devant son manque de moyens. «Ça prendrait toute une équipe à temps plein», dit-elle en soupirant. Sarah va poursuivre ses recherches après le transfert des œuvres au MBAM. La fondation continuera son bonhomme de chemin, même après la mort du musée.

Marc-Aurèle Fortin, grand paysagiste québécois, en aura bavé toute sa vie. Depuis 1970, il en bave aussi outre-tombe. Lui, le fils de famille bourgeoise, né à Sainte-Rose en 1888, devenu vite hobo qui arpente nos campagnes, les pinceaux à la main, voué corps et âme à son art. Il fut exploité en fin de vie par son gérant, Albert Archambault, un individu sinistre, ivrogne, inculte, qui le séquestrait, bradait ses toiles, le gardait dans sa crasse. Amputé des deux jambes, aveugle, ainsi aura vieilli Marc-Aurèle. Parlez à d'autres de la vie d'artiste!

Aujourd'hui, ses œuvres sont dispersées aux quatre vents des collections privées. La majorité d'entre elles — huiles, aquarelles, Bakélite, etc. — n'ont jamais été répertoriées. D'où l'urgent besoin du catalogue raisonné, qui avance à pas de souris. Il a tel-

lement produit, ce peintre-là, offert ses toiles en échange d'un repas, ou de quelques dollars fripés. D'autres œuvres ont été brûlées, détruites par son immonde gérant. Combien d'entre elles subsistent? Mystère! Plus de 35 ans après sa mort, la postérité de son œuvre navigue en plein brouillard.

J'ai dit à Sarah Mainguy: «Moi aussi, j'en ai un, Marc-Aurèle: une aquarelle, reçue en héritage.» Elle a noté mon nom, l'a classé à la mitaine. Pour recenser les œuvres dispersées d'un artiste prolifique, il faudrait bien sûr passer des annonces, lancer des appels au peuple, injecter des ressources humaines, financières, prendre la chose au sérieux en haut lieu. Osons l'espoir que le MBAM poussera à la roue du catalogue. Jusqu'à maintenant, l'institution de la rue Sherbrooke ne possédait que trois Fortin en tout et pour tout. Autant dire rien. Elle a toute une pente à remonter, dans la foulée de l'achat de cette collection. Marc-Aurèle connaît les vertus de la patience. Quand même, de là-haut, il aurait eu de quoi maugréer contre sa société, assis sur des nuages moins beaux que ceux qu'il a peints...

Figure de proue

Je n'avais jamais mis les pieds au Festival Voix d'Amérique. Il y a tellement de rendez-vous culturels à Montréal... Bon coup de cette sixième édition d'une manifestation musicale et poétique qui vient de se terminer: Richard Desjardins était son invité d'honneur. On a tous accouru, forcément. Tant mieux.

A l'ouverture du FVA, dans la salle La Tulipe rue Papineau, sur les chaises droites arriérées aux tables, il fallait entendre un jeune public fredonner par cœur les paroles de *Tu m'aimes tu?* pour saisir à quel point la

vraie poésie saute les frontières des générations. À quel point aussi les revendications environnementales du défenseur de la forêt boréale trouvent leur écho chez les moins de 30 ans, conscientisés depuis le berceau aux enjeux écologiques. Il est revenu au festival d'autres soirs, Desjardins, martelant le même clou de la poésie et de l'engagement, révélant du même souffle un festival encore tout fragile, pas sclérosé, en marche, vivant, quoi...

Lakmé en février

En ces jours de froid, Montréal aura rarement été aussi chaud à fréquenter. Durant ces soirs de février, le plus beau spectacle de l'Opéra de Montréal vient fleurir sur scène. En français, par-dessus le marché. Étonnant, que ce *Lakmé* mis en musique par Leo Delibes à la fin du XIX^e siècle soit au programme de l'OPM pour la première fois! Il a tout pour plaire, même à ceux qui connaissent mal le *bel canto*: de la mise en scène aux costumes colorés façon Bollywood, en passant par la qualité des interprètes, quel charme! Et ces arias si mélodiques... Le célébrissime «air des clochettes» est au poste, bien entendu, morceau de bravoure des soprani coloratures, qui révèle le souffle d'Aline Koutan, éblouissante. On ferme les yeux de bonheur aussi durant le magnifique «duo du Dôme». Bien des cinéphiles le connaissent à travers le film de Patricia Rozema, *Le Chant des sirènes*. C'est sur cette musique que l'héroïne s'envolait. Dans la salle Wilfrid-Pelletier, on s'envole à notre tour. Même qu'il y a cohue au plafond. On se dit que l'Opéra de Montréal peut survivre s'il s'appuie plus souvent sur des spectacles comme celui-là.

otremblay@ledevoir.com

ANGE

SUITE DE LA PAGE E 1

La directrice des Rendez-vous est fière de présenter en clôture *Panache*, d'André-Line Beauparlant, un documentaire sur la chasse avec Robert Morin à la caméra. «C'est son troisième film. Elle pose un regard personnel sur tout; cette fois, c'est sur les gros chasseurs de caribous, à qui elle fait parler de Dieu, de toutes sortes de sujets essentiels. C'est passionnant.»

Ségolène Roederer se dit ravie par toutes sortes d'activités qui se dérouleront durant ce 25^e Rendez-vous. «On est très contents de recevoir Denise Robert pour une leçon de production. Elle s'est imposée, cette dame de fer là.»

Excitée aussi, Ségolène, de lancer *Les Désœuvrés* de René Bail. Le film, réalisé en 1959, terminé vraiment en 2002, est une œuvre québécoise charnière tout autant que trop méconnue, dont Groulx, Car-

le, Labrecque et Lefebvre se réclamaient. Elle connaîtra son vrai lancement le 15 février prochain.

Pour Ségolène, le jeudi 15 février est à marquer d'une pierre blanche. À la projection des *Désœuvrés* s'ajoute celle du film de Denis Côté, avant la grande soirée d'ouverture des indépendants.

Le 5 à 7 du vendredi, 16 février, consacré au vrai-faux documentaire (*Rechercher Victor Pellerin, La Moitié gauche du frigo, Petit Pow!*

Pow! Noël, etc.), en présence des réalisateurs, lui apparaît comme un autre moment important. Ainsi que le 5 à 7 avec Remy Girard et la soirée Belgorama.

Les 25^e Rendez-vous du cinéma québécois sont également l'occasion d'un retour sur la cuvée 2006 si critiquée. Ségolène Roederer a envie de tempérer la vision générale d'un cru 2006 bien faible, cherchant du moins à la remettre en perspective. «2006 a eu le malheur d'être comparé à 2005, un grand cru, dit-elle dans un soupir. Et puis, trop de films québécois ont pris l'affiche l'automne dernier, en se marchant sur les pieds. Il faudrait échelonner ça. Mais tout est en train de changer. Il faudra

s'ajuster. Par ailleurs, au chapitre du court métrage et du documentaire, 2006 fut une année foisonnante, pas faible du tout.»

Elle considère que *Bon cop, bad cop* reposait sur une bonne idée. «Le duo d'acteurs fonctionnait. Si nos films d'auteurs avaient rencontré leur public, le succès de *Bon cop, bad cop* se serait inséré dans un ensemble. On peut s'étonner de le retrouver à ce point représenté aux Jutra et aux Génies, mais ça m'apparaît plutôt circonstanciel. On aura sans doute un tout autre panorama en 2007. Il ne faut pas sauter aux conclusions trop vite.»

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Alexis Durand-Brault

Le Devoir

Alexis Durand-Brault

e. Vivre.
de Brigitte Haentjens d'après Virginia Woolf
avec Céline Bonnier,
Marie-Claude Langlois
et Sébastien Ricard

DERNIÈRE SÉRIE DE SUPPLÉMENTAIRES
14, 15 et 16 février

Rencontre après-spectacle le jeudi 15 février
en compagnie d'Yvon Rivard, romancier, essayiste et professeur
au Département de Langue et Littérature Française à l'Université Mc Gill

UNE CRÉATION DE SIBYLLINES EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C
JUSQU'AU 16 FÉVRIER 2007

BILLETTERIE USINE C: 514 521.4493 1345, AVENUE LALONDE

SIBYLLINES
THÉÂTRE DE CRÉATIONUSINE C
CENTRE DE CRÉATION ET DE DIFFUSION PLURIMÉDIATIQUE

PHOTOGRAPHIE: ANGELO BARSOTTI / DESIGN: J. BOONE

Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

UNE PRÉSENTATION DE
Financière Sun Life

CHANTER À LA FRANÇAISE

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, CHEF // NATHALIE PAULIN, SOPRANO
LE CHŒUR DE L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

BERLIOZ: CARNAVAL ROMAIN // FAURÉ: PAVANE, VERSION AVEC CHŒUR
MERCURE: CANTATE POUR UNE JOIE // POULENC: STABAT MATER

LE LUNDI 26 FÉVRIER 2007, 19 H 30

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1248

LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE
HOCHELAGA-MAISONNEUVE LE LUNDI 19 FÉVRIER, 20 H // AHUNTSIC LE MARDI 20 FÉVRIER, 19H30
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LES CONCERTS (SAUF À AHUNTSIC)

PARTAGEZ NOTRE PASSION 514.598.0870 POSTE 21, ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
ESPACE MUSIQUE 100.7
DIFFUSEUR OFFICIEL
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
50
Conseil des Arts de Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

ON N'A PAS TOUS
LES JOURS 20 ANS
NOUS LES AURONS
5 JOURS DURANT!

LA BOURSE
RIDEAU 2007

DU 11 AU 15 FÉVRIER
SOYEZ-Y!
www.rideau-inc.qc.ca

CULTURE

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Parler de l'amour plutôt que de la mort...

La tournée québécoise d'*Ils se marièrent et eurent beaucoup...* s'arrête à la Maison Théâtre

Philippe Dorin et Sylviane Fortuny ont fondé leur compagnie, Pour ainsi dire, en 1997. Dix ans plus tard, les voilà à Montréal avec leur cinquième spectacle, une démarche théâtrale exigeante qui propose la poésie comme instrument de changement...

MICHEL BÉLAIR

Philippe Dorin écrit pour le théâtre depuis le début des années 1980. A ses débuts, il a même surtout écrit pour le Théâtre Jeune Public/Strasbourg. Lorsqu'il rencontre Sylviane Fortuny, plus d'une douzaine d'années plus tard, en 1994, il a déjà publié plusieurs textes, autant pour les jeunes publics (la plupart pour le théâtre, mais aussi des contes, des romans, même un polar) que pour les «grands» — il continue d'ailleurs à écrire pour eux puisque deux de ses textes (*Christ sans hache* et *Bouge plus!*) sont actuellement présentés au Théâtre de l'Est parisien.

Et voilà que, après la visite trop rapide de *Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu* en 2004, ils sont ici tous les deux pour la tournée d'*Ils se marièrent et eurent beaucoup...* qui est passé par Belœil (à l'Arrière Scène) et Québec (aux Gros Beccs) avant d'aboutir à la Maison Théâtre à compter de mercredi. Un peu sous le choc encore du froid violent qui a mordu Montréal en début de semaine, nos deux amis français arrivaient à peine de Québec (où il faisait encore plus froid!) quand je les ai rejoints dans un café du Plateau Mont-Royal. Derrière les mots, on peut facilement imaginer trois visages rougis tournant lentement au rose intense sous le cliquetis des fourchettes...

Des boulettes et des cailloux

«Notre premier travail ensemble s'est fait autour de petites boules en papier chiffonné contenant des textes que l'on lisait en les dépliant», raconte Philippe Dorin après les derniers commentaires sur la vague de froid arctique balayant le Québec tout entier.

«C'était une belle idée, une belle façon de travailler avec les enfants. On leur demandait d'écrire un mot ou une phrase sur une feuille, de la froisser en boule puis de la jeter dans une boîte... On a baptisé l'exercice: "Les poubelles d'écrivain". Et puis on a continué avec cette idée décidément très riche, moi avec mes mots,



L'auteur Philippe Dorin et la metteuse en scène Sylviane Fortuny sont tous les deux au Québec pour la tournée d'*Ils se marièrent et eurent beaucoup...*

Sylviane avec son héritage des arts plastiques. Plus tard, nous nous sommes amusés à jouer les archéologues trouvant des boulettes de papier vues comme autant de tessons ou de cailloux blancs racontant l'histoire de mondes disparus dont on reconstruisait des fragments en éditant un grand livre, page par page, avec les enfants. Il nous est aussi arrivé de reconstituer avec eux la vie de l'écrivain imaginaire responsable de ces traces... »

Sylviane Fortuny, qui est une habituée du Québec et qui a mis en scène un des plus beaux spectacles jeunes publics qu'on ait jamais faits ici (*Émile et Angèle*, bien sûr, de Joël Da Sylva et Françoise Pilet), plisse les lèvres de plaisir en écoutant Dorin raconter tout cela. Puis voilà qu'elle intervient pour souligner le côté «matériel» de la démarche...

«Dans ces boulettes froissées, on retrouve aussi le rapport à la mati-

ère papier, à sa texture, à sa forme, à ses origines... Je me souviens, par exemple, que, dans une petite ville de banlieue donnant sur la campagne, on avait placé côte à côte chacune des feuilles de papier défroissées et que l'aventure s'était terminée au bout du chemin de feuilles, plusieurs centaines de mètres plus loin, dans un champ de maïs. A un autre moment, les feuilles étaient plutôt roulées puis tissées ensemble ou déposées sur un damier... »

On est déjà quelque part en 1997 lorsque Dorin et Fortuny fondent leur troupe de théâtre: la compagnie Pour ainsi dire. Et de tout ce travail avec et auprès des enfants allait sortir un premier spectacle commun, Dorin au texte, Fortuny à la mise en scène et à la scénographie. C'était une «petite forme» conçue pour être jouée dans les bibliothèques: *Le monde, point à la ligne*, un spectacle destiné aux enfants de cinq à sept ans

et dont le principal élément scénique était... un grand damier noir et blanc.

A partir de ce moment, tout s'est mis à aller très, très vite.

Rouge rideau

Coup sur coup, en l'espace de quelques années, sont venus *En attendant le Petit Poucet* (1999) puis *Dans ma maison de papier...* (2001), toujours avec Dorin au texte et Fortuny à la mise en scène. Ils se mettent à tourner beaucoup à travers la France et tout à coup voilà que leur théâtre suscite beaucoup d'intérêt. Bientôt, leur réputation était faite: on les considère comme un tandem «sérieux», presque austère.

«D'où», explique Dorin en prenant son air d'enfant espiègle de 50 ans, la volonté de faire un spectacle plus léger cette fois-ci, qui parle de l'amour plutôt que de la mort. Quelque chose d'un peu moins gra-

ve quoi. C'est de là que vient [en 2004] *Ils se marièrent et eurent beaucoup...* On parle peu aux enfants de l'amour, surtout pas des histoires d'amour ordinaires. Du bonheur, de la jalousie et de la séparation. C'est cela qu'on a voulu aborder cette fois.

«En travaillant aussi avec le rouge, enchaîne Sylviane Fortuny. Jusque-là, j'avais toujours rendu l'écriture scénique de Philippe dans des scénographies où dominaient le noir et le blanc, alors qu'ici j'ai suivi la piste du rouge. C'est le rideau de théâtre, le rouge, le théâtre, la scène. Et tout de suite, par exemple, j'ai proposé à Philippe de reculer le rideau en fond de scène et de toujours se faire dérouler l'action devant ce rideau rouge symbolisant le théâtre. Le plateau devenait ainsi la page de l'écrivain, un lieu de rencontre où le théâtre parle toujours de lui-même.»

Dorin poursuivra en soulignant que l'écriture poétique du spectacle ouvre toutes les portes, «même s'il n'y a pas vraiment d'histoire», puisque les mots évoquent les lieux tout autant que les pensées ou les sentiments des personnages et que c'est là que tout se passe. Fortuny raconte, elle, qu'elle a dû relever plusieurs défis de mise en scène, en montant la production qui prend l'affiche de la Maison Théâtre cette semaine, et que cela est toujours stimulant pour un créateur. Elle parlera aussi de sa volonté profonde de dépasser la «narration convention-

nelle» dans tout ce qu'elle monte. Du fait que les situations mises en scène dans *Ils se marièrent et eurent beaucoup...* sont toutes simples, quotidiennes, ordinaires, décrites avec des mots concrets de tous les jours... mais que l'on atteint aussi aux grandes choses par la simplicité. «Un peu comme les enfants peuvent parfois raconter des choses très profondes avec des mots tout simples... »

Mais, vous le devinez, il s'est dit là tout plein d'autres trucs dont on ne parlera pas ici pour toutes sortes de raisons toutes moins importantes les unes que les autres. Et la façon la plus sûre de vous mesurer vous-même aux propositions toujours un peu dérangeantes du tandem Dorin-Fortuny est de vous trouver un flo âgé entre sept et douze ans et des billets, puis de vous pointer, même incognito, à la Maison Théâtre durant le week-end prochain. Un conseil en passant: faites vite!

Le Devoir

ILS SE MARIÈRENT ET EURENT BEAUCOUP...

Un texte de Philippe Dorin mis en scène par Sylviane Fortuny. Une production de la compagnie Pour ainsi dire présentée à la Maison Théâtre du 14 au 25 février. Public visé: les enfants de 7 à 12 ans. On se renseigne au 514 288-7211.

/Théâtre de la Ville, Longueuil

10 février, 20h - 11 février, 15h

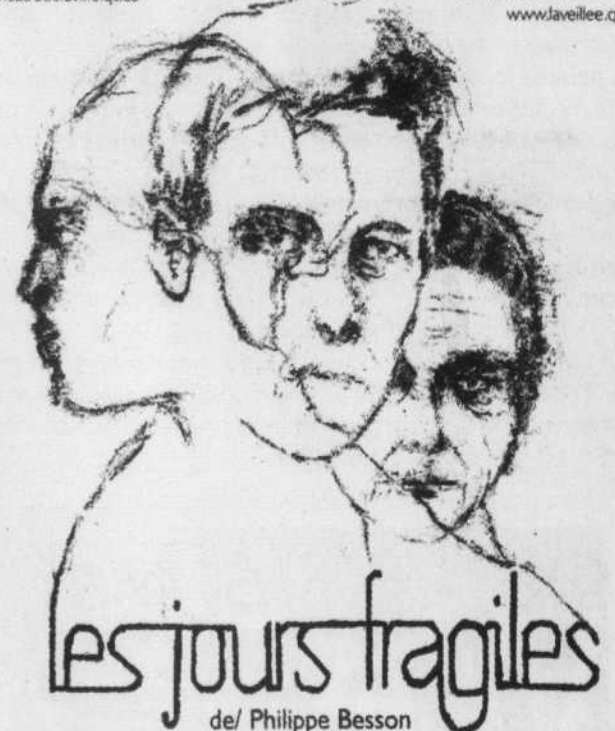
150, rue de Gentilly Est
billetterie 450-670-1616
www.theatredejaville.qc.ca

ON JOUE AU [PROSPERO] Montréal

20 février au 10 mars, 20h

1371 rue Ontario Est
billetterie 514-526-6582 et
Admission 514-790-1245
www.laveillee.qc.ca

Équipe de création/ Paul Livemoss, Stéphanie Hérogot, Ludovic Bonner, Johanne Lafortier, Angèle Borsetti, Adèle Saint-Amand, Monique Bérubé, Fleur Guerin



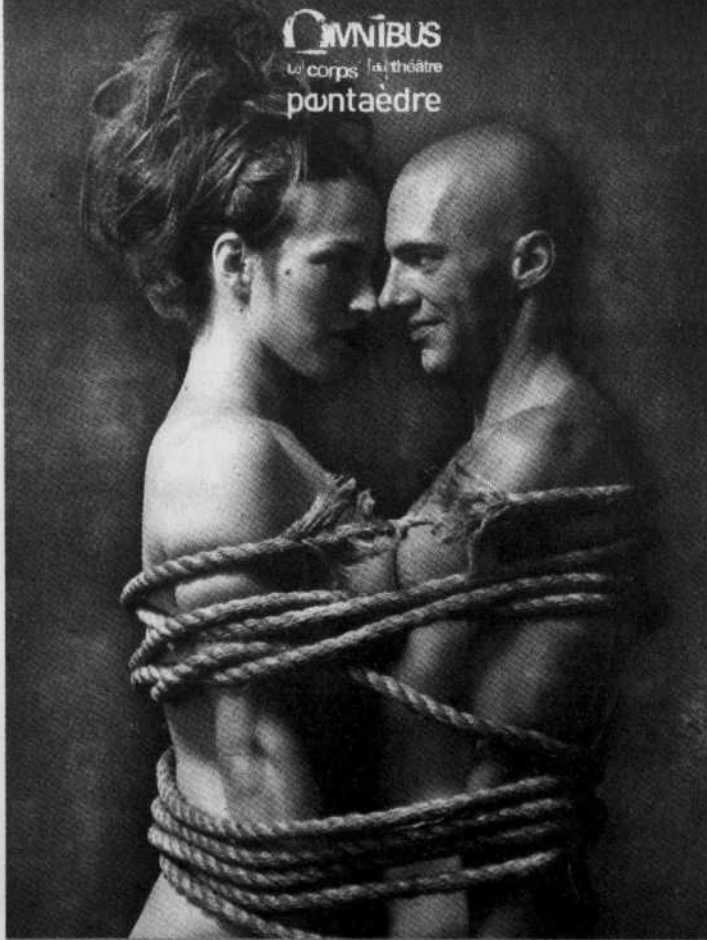
de/ Philippe Besson
production/Théâtre Complice
Adaptation et mise en scène/ Denis Lavalou

Avec/ Marie-Josée Gauthier, Ginette Morin et Marcel Pomerio

/Rencontrez Philippe Besson les 20 et 21 février au Prospero

Au THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
du 22 janvier au 24 février 2007Texte ROLAND SCHIMMELPFENNIG
Traduction Johannes Honigmann et Laurent Muhleisen
Mise en scène THEODOR CRISTIAN POPESCUAvec SIMON BOUDREAU, EVELYNE BROCHU, GUILLAUME CHAMPOUX,
GAËTAN NADEAU, CRISTINA TOMAConcepteurs : Magalie Amyot, Manon Bouchard, Michel F. Côté,
Ginette Grenier, Marc Parent, Julie VérésUne coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de la
Compagnie Theodor Cristian Popescu

Une nuit arabe

SUR LES PLANCHES DE LA LIBRAIRIE GALLIMARD (Activité gratuite)
La comédienne Kim Yaroshevskaya fera la lecture de textes choisis parmi son
répertoire de contes d'humour et de sagesse. / Samedi le 10 février à 13h30
à la Librairie Gallimard / 3700, Boul. St-Laurent / 514-499-2012Billetterie
514-845-7277
www.quatsous.comL'AMOUR
est un opéra muetD'après *Così fan tutte* de Mozart
Maîtrise d'œuvre Jean Asselin
Direction musicale Norman ForgetOMNIBUS
le corps le théâtre
pontaëdre

du 13 février au 3 mars 2007, 20 heures

SPÉCIAL 2 POUR 1 Vendredi 23 et samedi 24 février
spectacle à 17 heures suivi d'une rencontre avec les artistes: 1 place achetée, 1 place offertem
OSÉCIE
LIBRE 25Billetterie : 514.521.4191 Tarif régulier : 30 \$, étudiant : 20 \$
Prévente : 2 billets pour 30 \$, valables du 13 au 18 février 2007
1945 rue Fullum, Montréal ☐ Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

Québec Montréal LE DEVOIR

USINE ©

DU 19 AU 24 FÉVRIER 07

WERTHER!

GRUPPE STEMANN (ALLEMAGNE)

EN ALLEMAND AVEC SURTITRAGE EN FRANÇAIS

D'APRÈS JOHANN WOLFGANG VON GOETHE
MISE EN SCÈNE NICOLAS STEMANN
INTERPRÉTATION PHILIPP HOCHMAIRÀ L'ÈRE DE LA VIDÉO ET DE L'ECSTASY,
QUEL SENS A LE ROMAN DE GOETHE SUR
LA MALADIE D'AMOUR DU JEUNE WERTHER ?INFOS AU WWW.USINE-C.COM
GUICHET 514 521 4493
ADMISSION 514 790 1245 / WWW.ADMISSION.COM« Le monologue exaltant d'un Werther saïssant,
brûlant et fiévreux. »

Nathalie Chifflet, DNA

CULTURE

MÉDIAS

Cabaret coquin



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

IL FAUT BIEN que le corps exulte, chantait Brel. Avec son cabaret coquin où les corps de tout gabarit se dévoilent avec une fausse pudeur, le Blue Light burlesque pourrait bien en faire sa devise. La petite troupe d'effeuilleuses amateurs en herbe se produit trois soirs, les 13, 14 et 15 février, à la Maison hantée, à l'occasion de la Saint-Valentin. «Redonner ses lettres de noblesse à l'art du strip-tease», voilà ce qui motive Mlle Oui Oui Encore, jeune fondatrice du Blue Light burlesque avec Blue Eyes, son partenaire de scène. «Le strip-tease était un art avant, poursuit-elle, reconnaissant ne pas avoir l'âge d'avoir vécu la glorieuse époque de Lili St-Cyr. Ce n'était pas la exploitation d'aujourd'hui.» On pourrait ajouter à cela: redonner leurs lettres de noblesse aux formes féminines généreuses et surtout divertir, dérider le public. À mi-chemin entre le burlesque et le slapstick, le spectacle aligne les courts numéros pas toujours très maîtrisés. Les sketches sont tantôt ancrés dans une mise en scène théâtrale ou un petit swing sur du Frank Sinatra, tantôt plus directement axés sur le strip-tease lui-même. Pasties, culottes et jarretelles sauvent la pudeur. Les petites gênes et maladresses de débutantes font partie de la scène ou du poteau, n'offrent que leurs charmes naturels, parfois aguïsés d'une leçon de strip-tease burlesque offerte par Mlle Oui Oui Encore elle-même. La troupe reconnaît aussi qu'elle joue avec les clichés érotiques les plus éprouvés — parce que peut-être les plus efficaces? — et l'assume pleinement. Si la lapine hante les fantasmes masculins, pourquoi ne pas la faire jaillir du chapeau d'une magicienne? «On ne croit pas franchir la ligne en le faisant avec humour, bon goût et dans un contexte», estime la danseuse. La Saint-Valentin et la salle de style cabaret de la Maison hantée se prêtent peut-être bien à l'expérience encore verte. D'ailleurs, si les corps vous invitent à la gourmandise, un repas (14 février) ou des amuses-gueule (13 et 15 février) sont aussi au menu de la soirée.

Journaliste ou caméraman ?

PAUL CAUCHON

Le travail journalistique pourrait se modifier de plus en plus dans les prochaines années, et la tentation est forte de demander aux journalistes d'écrire à la fois pour un journal et pour un site Internet... tout en filmant sur vidéo les événements qu'ils couvrent.

Et le Québec pourrait bientôt rejoindre cette tendance déjà amorcée dans le monde. Ainsi, l'agence de presse La Presse canadienne/Canadien Press a entrepris une formation de ses journalistes pour qu'ils puissent filmer avec une petite caméra les événements sur lesquels ils doivent écrire.

De son côté, le groupe Canoe a lancé un appel de candidatures pour trouver des journalistes, à Montréal et à Québec, prêts à participer à un projet-pilote de trois mois. Dans le cadre de ce projet, les journalistes, équipés de petites caméras et de postes de montage, devraient réaliser des reportages vidéo quotidiens diffusés sur le site Internet Canoe.

Le projet de la Presse canadienne (PC) suscite de l'intérêt chez les journalistes, mais également de l'inquiétude. Plusieurs craignent en effet de voir leur charge de travail augmenter et d'être obligés d'apprendre un nouveau métier qui n'a rien à voir avec l'écriture de textes.

Des vidéos à la tonne

De plus en plus de journaux dans le monde offrent du contenu vidéo sur leur site Internet. L'automne dernier, *The New York Times* avait déjà créé plus de 500 000 séquences vidéo sur son site!

Sur le site du *Times* de Londres, on peut visionner des dizaines de vidéos fournies par des journalistes, des photographes ou des collaborateurs extérieurs. La semaine dernière, un photographe du journal qui accompagne l'armée américaine en Irak proposait des vidéos de type documentaire sur son expérience. On y trouve aussi plusieurs vidéos fournies par l'agence de presse Reuters, et même le carnet vidéo du capitaine de l'équipe nationale de rugby.

Une enquête réalisée l'été dernier par le groupe Broadband Directions indiquait que 39 des 40 principaux sites Internet de presse aux États-Unis proposent maintenant du contenu vidéo. Plusieurs de ces vidéos sont d'ailleurs produites par les journalistes des agences de presse, comme Associated Press et Reuters. Dans un article consacré à ce sujet il y a quelques mois, le



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La prochaine génération de journalistes devra-t-elle autant savoir écrire que filmer? Si c'est le cas, ces journalistes pourront utiliser de nouvelles caméras beaucoup plus petites que celle-ci.

Courrier international mentionnait que les journaux se lancent de plus en plus dans la vidéo pour conquérir le public jeune et pour concurrencer les sites Internet spécialisés.

Aux États-Unis, cette «obsession» de la vidéo chez les éditeurs de journaux s'inscrit aussi dans une concurrence accrue avec les stations de télévision locales, qui sont très performantes dans les petites villes américaines.

Certaines expériences sont poussées très loin. Ainsi, un journal du Delaware propose, deux fois par jour, sur son site Internet, un résumé des nouvelles de trois minutes présenté par une journaliste de la salle de rédaction.

Analysant les tendances actuelles de la presse écrite, l'éditeur du journal *Les Affaires*, Jean-Paul Gagné, écrivait dans le numéro de novembre d'*Info-Presse* que les éditeurs de journaux se verront de plus en plus comme des producteurs de contenus journalistiques et que ce contenu sera distribué sur plusieurs pla-

teformes: l'imprimé, mais également les sites Internet, la WebTV, le podcast, le cellulaire.

S'il s'agit d'une tendance lourde pour les prochaines années, qui soulève immédiatement une autre question: qui réalisera ces vidéos? Les actuels journalistes de la presse écrite? De nouveaux journalistes?

Les journaux qui appartiennent à de grands groupes propriétaires de stations de télévision sont évidemment tentés de multiplier les liens entre leurs différents médias: sur le site Internet Canoe on trouve autant de textes des journaux de Québec que des séquences vidéo de TVA et de LCN.

Dans le cas de la Presse canadienne, la direction de l'entreprise discute actuellement avec son personnel des meilleures façons de procéder. La direction a entrepris une formation auprès de ses journalistes, mais celle-ci n'est pas obligatoire, indique-t-on.

La PC est une organisation qui compte parmi ses sociétaires tous les médias canadiens, mais pour obtenir de nouveaux revenus elle compte également sur des clients institutionnels et privés (grandes entreprises, syndicats, etc.), qui s'abonnent à ses services pour recevoir des textes. La demande pour obtenir des vidéos proviendrait d'abord de ces clients. Mais on peut supposer que, comme dans le cas des autres agences de presse dans le monde, la PC pourrait éventuellement offrir des vi-

deos aux sites Internet des journaux québécois et canadiens.

Chez les employés de l'agence de presse, plusieurs questions importantes subsistent. Dont principalement sur la nouvelle charge de travail qui serait ainsi imposée aux journalistes, alors que ces artisans doivent déjà produire sous pression. «Nous avons peur de ne plus avoir le temps de réfléchir et de poser des questions», indiquait cette semaine un journaliste de la PC au *Devoir*. Plusieurs considèrent aussi qu'écrire un texte et filmer un événement sont deux métiers totalement différents (d'ailleurs, il semble que les photographes sont plus ouverts à expérimenter ce nouveau projet que les journalistes de l'écrit).

Il existe une autre inquiétude: que ces vidéos soient de l'information légère, de consommation rapide, plutôt qu'un travail journalistique approfondi et «costaud».

Cette réflexion sur le travail journalistique et sur les attentes réelles du public en matière d'information se poursuivra sûrement tout au long de l'année. Mais aux dernières nouvelles, personne au Québec ne travaille sur un projet similaire à *Tabloid Wars*. Vous connaissez? Il s'agit d'une émission de télé-réalité lancée l'automne dernier sur la chaîne de télévision Bravo!, qui met en vedette... les véritables journalistes de la salle de rédaction du *New York Daily News*!

mai
MAI (Montréal, arts interculturels)
3680, rue Jeanne-Mance
Montréal, QC H2X 2K5
T. 514 982-3386
www.m-a-i.qc.ca

We5

Ganesh Anandan, Lubo Alexandrov, Danielle Richard, Vlada Tomova (NYC) et Josh Dolgin «Socalled»

Chants traditionnels bulgares et juifs arrangés avec un twist!

Les 16 et 17 février
Vendredi et samedi à 20h

20\$/15\$ - Avec abonnement 16\$/12\$

Montréal LE DEVOIR Québec

5 ANS DÉJÀ...

HOMMAGE À
SYLVAIN LELIÈVRE
QU'EST-CE QU'ON A FAIT DE NOS RÊVES?

EDGAR FRUITIER
CLAUDE GAUTHIER
DANIEL LAVOIE
ROBERT MARIEN
ROBERTO MEDILE
DANIELLE ODDERA
LINDA RACINE
GINETTE RENO
MICHEL RIVARD
MARIE-CLAIRE SÉGUIN
CLAUDE VALLIÈRES

ACCOMPAGNÉS PAR:
L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LONGUEUIL
LE CHOEUR PRATT & WHITNEY CANADA L'ATELIER DE JAZZ VOCAL DE MONTRÉAL

SPECTACLE BÉNÉFICE
18 FÉVRIER 2007
DIMANCHE - 14H

THÉÂTRE DE LA VILLE / SALLE PRATT & WHITNEY CANADA
150, RUE GENTILLY EST, LONGUEUIL
BILLETTERIE : 450 670-1616

Desjardins RONA Pratt & Whitney Canada
Ivanhoe Cambridge NORTH AMERICAN INTERCOM
KID-CAN F. GAZDAR

LOUISE LECAVALIER

LONE EPIC / Crystal Pite
LULA AND THE SAILOR / Todd Robinson
"I IS MEMORY" / Benoît Lachambre

DANSE D DANSE

8. 9. 10. FÉVRIER, 20h

Supplémentaire
dimanche 11 février, 16h

TROIS PIÈCES, TROIS FACETTES
D'UNE ARTISTE REMARQUABLE
ET D'UN IMMENSE TALENT.

«La nouvelle Louise Lecavalier est tout en chair et en acier trempé. Magique.»
(Le Figaro, Paris, 30 nov. 2006)

7 mars, Rouyn-Noranda - 15 mars, L'Assomption
17 mars, Sainte-Thérèse - 20 mars, Sherbrooke
23 mars, Salaberry-de-Valleyfield
26, 27, 28 mars, Québec 31 mars, Rimouski
5 avril, Laval

www.dansedanse.net

Danse contemporaine
Tangente
www.tangente.qc.ca
940 Dufferin St. Ste-Foy

Choregraphie / interprète: *Sussanna Hood (Hum)*

She's gone away

15, 16, 17 février à 20h30 et le 18 février 2007 à 16h

Billetterie : 514 525 1500

CULTURE



JAZZ

Feue Anita, la rebelle

SERGE TRUFFAUT

Un peu avant Noël, la chanteuse Anita O'Day est décédée. Quelques semaines auparavant, elle avait eu 87 ans. Elle était la cadette de Billie Holiday, mais l'aînée de Sarah Vaughan. Ella Fitzgerald? Elle avait un an de plus qu'Anita. Autrement dit, elle était de la même génération.

Dans leur livraison mensuelle, toutes les revues qui comptent évoquent sa mémoire, déclinent son parcours fait davantage d'aventures risquées que de gestion de fonds de commerce. Anita O'Day était une rebelle. Son timbre de voix en était d'ailleurs plus que le reflet.

A son propos, Oscar Peterson avait eu ces mots: «Elle voulait toujours se mesurer aux instrumentistes — quel que fut le tempo, elle réclamait toujours des 4/4 — et les provoquait en duel. Elle ne se rendait pas la vie facile, cependant j'admirais son courage et sa ténacité. C'était sa manière à elle de chercher à s'épanouir en tant que vocaliste et de trouver un style qui ne doit rien à personne: elle voulait avoir la souplesse inhérente à un musicien qui travaille dans un ensemble, y agir comme si elle était un instrument distinct possédant un statut égal aux autres.»

Parce qu'elle était blanche à une époque où Jim Crow sévissait encore et toujours, elle fut longtemps boudée par les Blancs. Heureusement, sa route croisa celle de Norman Granz qui, se moquant de son caractère difficile, l'a prise sous son aile.

L'association de deux résultats en une succession de petits bijoux. Des productions qui feignent le blues pour mieux mettre en relief sa maîtrise du swing. On exagérera à peine en soulignant que tous les grands arrangeurs des années 50 et 60 se disputaient son attention. Gerry Mulligan, Bill Holman, Bill Conti, Billy May et d'autres ont travaillé, non pas avec elle mais bien pour elle.

Parce qu'elle fut oubliée au cours des dix, vingt dernières années, on la connaît moins aujourd'hui qu'on ne le devrait. C'est bien dommage. Toujours est-il que, si vous appréciez le timbre de voix légèrement rauque, si vous appréciez également le sens de la ponctuation, l'art de l'élagage, alors elle vous comblera. Pour amorcer la fréquentation d'Anita O'Day, on vous conseille vivement l'album *A Song Stylist In Swingland*, parue sur l'excellente étiquette Sagajazz.

Attention! La confrérie Holmes est de retour dans les bacs des disques. Le petit nouveau s'intitule *State Of Grace*. Le titre, ça fait un peu curé aux entournures, mais bon... Ils sont croyants. On mentionne cela pour mieux insister sur la palette musicale qui distingue les frères Holmes de leurs collègues du blues: le gospel.

Wendell Holmes, Sherman Holmes et Popsy Dixon, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, n'ont pas leur pareil pour touiller le blues dans le gospel en épiciant le tout de folklores divers. C'est pas des blagues, mais ils excellent lorsqu'ils mélangent la mandoline des Appalaches avec l'orgue du petit Jésus et les grigris de La Nouvelle-Orléans. Comme si pour eux l'horizon musical était une fiction.

Sur leur nouvelle production, c'est à noter et à retenir, on retrouve les noms de Larry Campbell, guitariste et mandoliniste qui fréquenta longuement Bob Dylan, le batteur Levon Helm, connu pour avoir été la cheville ouvrière du très bien nommé The Band et d'autres musiciens. Tout ça pour dire que cet album devrait satisfaire ceux qui aiment le blues, le gospel, ceux qui apprécient tous les folklores des États-Unis d'Amérique; bref, beaucoup de monde.

Dans le dernier numéro de *JazzMan*, il y a tout un dossier sur les clubs de jazz et leurs... difficultés. C'est plein d'enseignements.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Angèle Dubeau, toute seule

CHRISTOPHE HUSS

Angèle Dubeau lançait cette semaine les festivités entourant ses trente ans de carrière. La célébration culminera par un concert donné le 2 mars à la salle Wilfrid Pelletier de la Place des Arts dans le cadre du festival Montréal en lumière. La violoniste y sera entourée de ses amis fidèles: Anton Kuerti, Oliver Jones, Yuli Turovsky, François Dompierre et les musiciennes de La Pietà.

Pour l'heure, c'est le lancement du disque *Angèle Dubeau solo* qui occupait le devant de la scène cette semaine, signant un retour de la violoniste comme soliste plus de six ans après *Opus Québec*, son dernier CD sans La Pietà.

L'idée est de prime abord étrange: Angèle Dubeau, musicienne du partage, incarnation, au pays, de la «démocratisation» de la musique classique, fête, à 44 ans, ses trente années de carrière et le fait, au disque, tout seul dans son coin.

Un vrai pari

De fait, la première réflexion que suscite *Solo* est la singularité de cet exercice, mais surtout son aridité intrinsèque. D'où un vrai pari, osé par la violoniste, puisqu'il n'est pas avéré qu'un auditeur non-violoniste puisse prendre un grand plaisir à écouter un disque de violon non accompagné. Les admirateurs d'Angèle Dubeau et les acheteurs du disque auront, seuls et individuellement, réponse à cette question de fond.

Cette considération n'est pas inhérente au programme choisi par Angèle Dubeau, mais au genre «violin solo» en soi. Force est de constater que seuls les *Caprices* de Paganini et les *Sonates et partitas* de Bach se sont imposés au répertoire. Or la violoniste québécoise a monté la barre encore plus haut en évitant, à dessein, l'un et l'autre de ces compositeurs.

Le répertoire est donc puisé dans le catalogue baroque (Loca-



SOURCE ANALEKTA

La violoniste Angèle Dubeau

telli), classique (Campagnoli) et du XX^e siècle le plus accessible (Enescu, Glick, Piazzolla, Brubeck). Je mets très volontairement à part la comptine simplette d'un certain Ridout narrant l'histoire d'un taureau rêveur, dont Maxim Vengerov s'est fait l'avocat et qu'on trouve sur le disque avec récitation en français et en anglais. Les enfants aimeront peut-être.

Ce qui frappe à l'écoute, c'est d'abord le «concept sonore» du projet, avec un violon placé dans une église dont la réverbération l'entoure d'un halo. Il y a en même temps un curieux effet de «proximité-distance», puisque nous avons l'impression d'être à 20 mètres du violon tout en entendant la respiration de la soliste (cf. Piazzolla, page 3)!

Des œuvres retenues, mes préférences vont à *Sérénade* et

dans d'Irving Glick et au *Divergimento op. 18 n° 7* de Bartolomeo Campagnoli (1751-1827). *L'Étude-tango n° 3* de Piazzolla est l'autre pièce que l'on pourra qualifier de «séduisante». Le reste demande à être approvoisé patiemment. En tout cas, Angèle Dubeau s'est fait plaisir et y croit, car elle s'engage à défendre ses choix avec concentration, puissance sonore et sans la moindre complaisance interprétative.

Solo est disponible en deux présentations: un CD normal et un album en tirage limité, adjoignant au CD un DVD-audio multicanal. Le DVD-audio est le format concurrent du SACD dans le marché (très étroit) de la restitution sonore multicanal pour audiophiles. Sur un lecteur DVD-vidéo normal, ce disque pourra être lu en Dolby Surround 5.1 — le «1» (lié aux sous-graves du subwoofer) étant en l'occurrence parfaitement superflu.

L'effet sonore en écoute multicanal est celui d'une large «monophonie spatiale», dans laquelle le canal central supporte le son, enrobé par les autres voies. Le DVD comporte en prime quelques photos en format 4/3 et un petit film — en 16/9 — sur l'enregistrement.

Comme une facétie, la page 12 (la comptine du taureau naïveux, récitée en anglais) dure près de quinze minutes, pour une longueur annoncée de 10 min 43. C'est qu'après une minute de silence, Angèle Dubeau enchaîne, par surprise, sur un... réel traditionnel. Qui l'aime la suive, donc... et jusqu'au bout!

Collaborateur du Devoir

ANGÈLE DUBEAU

Le disque: *Angèle Dubeau solo*, paru le 6 février chez Analekta.

Le concert: *Angèle Dubeau fête ses 30 ans (sic)*, le 2 mars à 20h, à la salle Wilfrid Pelletier de la Place des Arts. Rens.: 514 842-211.

ANGÈLE DUBEAU

fête ses **30** ans de carrière

avec Anton Kuerti
Yuli Turovsky
Oliver Jones
La Pietà
François Dompierre

présente par Espace musique dans le cadre des Arts Financière Sun Life du Festival Montréal en Lumière



2 mars 2007 | 20 h



Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245



CD & DVD
Audio Surround 5.1

EN VENTE CHEZ
ARCHAMBAULT

analekta.com
angeledubeau.com

MINMI Montréal/Nouvelles Musiques

24 février/8 mars 2007
www.festivalmnm.ca

26 concerts
72 compositeurs
28 ensembles
11 chefs d'orchestre
23 solistes
700 musiciens



DU 22 FÉVRIER AU 4 MARS

LE FESTIVAL COMMENCE DANS 12 JOURS!

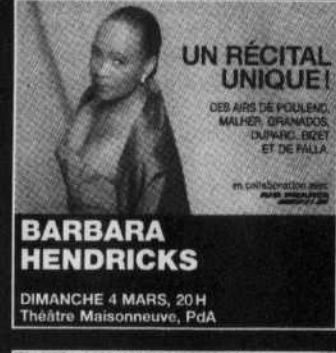


PLUS DE 30 CONCERTS ET ÉVÉNEMENTS DONT

Hydro Québec présente
FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
8^e ÉDITION



THÉÂTRE MUSICAL MULTIMÉDIA
LA MEILLEURE MUSIQUE QUE VOUS N'AUREZ JAMAIS VUE!
Christos Hatzis' CONSTANTINOPLE
avec le Gryphon Trio
MERCREDI 28 FÉVRIER, VENDREDI 2 et SAMEDI 3 MARS, 20 H
Théâtre Outremont



UN RÉCITAL UNIQUE!
DES ANS DE POULIC, MAHER, GRAMMOS, DUBING, BÉRET ET DE PALLA.
BARBARA HENDRICKS
DIMANCHE 4 MARS, 20 H
Théâtre Maisonneuve, PdA



REND HOMMAGE AUX MUSIQUES DE JOHN CAGE ET DE PHILIP GLASS
GLASSAGE
Concert Contemporain de Québec, diffuseur de l'événement
VENDREDI 23 FÉVRIER, 20 H
Lion d'or



DANIEL TAYLOR
Grandes arias de Handel
DIMANCHE 25 FÉVRIER, 19 H 30
Église Saint-Léon de Westmount

RENSEIGNEMENTS: 514 288-9955 • 1 888 477-9955 • montrealenlumiere.com

PLACE DES ARTS 514 842-2112 pda.qc.ca 514 790-1245 admission.com
ÉGLISE SAINT-LÉON DE WESTMOUNT 514 790-1245 admission.com
THÉÂTRE OUTREMONT 514 908-9090 ticketpro.ca

La vingtième! saison 2006-2007
concert-événement!
Viktoria MULLOVA de retour à Montréal!

MULLOVA et SOLY JOUENT BACH

J. S. BACH Deux Partitas pour violon seul
Deux Sonates pour clavecin obligé et violon
Geneviève SOLY clavecin Viktoria MULLOVA violon

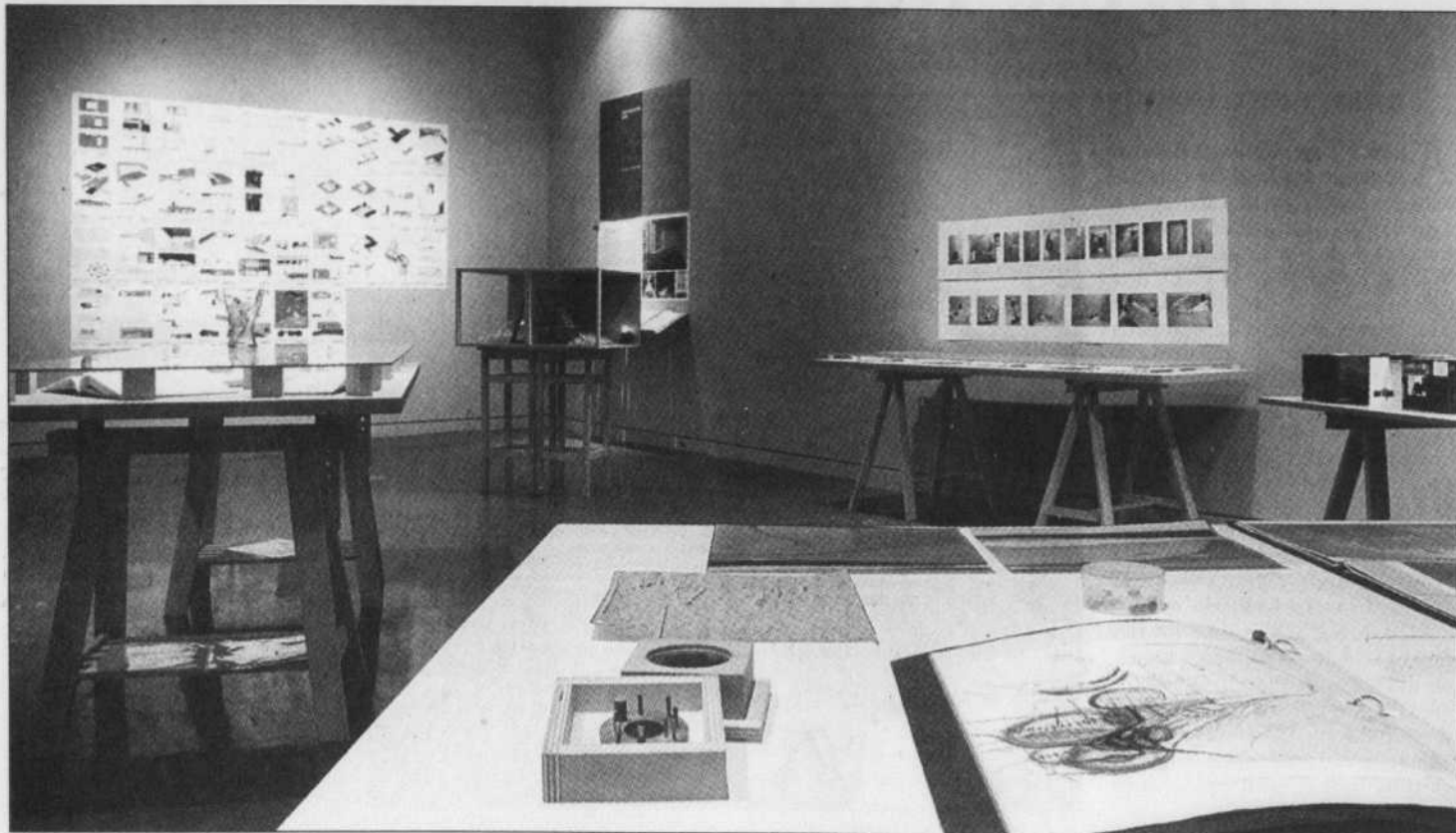
Samedi prochain, 17 février 2007, 14h
Église anglicane St. Georges 1101, rue Stanley

réservations www.admission.com 514-987-6919 ou 514-790-1245

www.ideesheureuses.ca

les idées heureuses
Geneviève Soly

DE VISU



Vue générale de l'exposition présentée à la galerie Monopoli

SOURCE GALERIE MONOPOLI

Arrivederci Roma! Le Prix de Rome en question

LE PRIX DE ROME EN ARCHITECTURE: UNE RÉTROSPECTIVE

Galerie Monopoli
Jusqu'au 3 mars

RENÉ VIAU

Exist le Prix de Rome! Ce prix architectural instauré en 1987 par le Conseil des arts du Canada n'aura même pas vécu 20 ans. En guise d'enterrement, une exposition et un livre tentent de dresser le bilan de cette courte existence. L'idée était avant tout d'encourager l'expérimentation et l'expression personnelle. A Rome, le candidat avait ainsi la possibilité de confronter un regard contemporain à une culture architecturale intemporelle. Mondialisation ou signe des temps? A l'«Urbi» on préfère dorénavant l'«Orbi».

Depuis 2004, les lauréats du Prix de Rome peuvent aller où bon leur semble. Il semble que ce soit ce que veulent les architectes consultés par le Conseil des arts. Mais comme dans le *Da Vinci Code*, si on ne comprend pas trop la logique secrète qui fait que cette bourse garde toujours cette appellation désormais injustifiée de Prix de Rome, on présume qu'il doit y en avoir une! Le «nouveau» Prix de Rome professionnel permet désormais, lit-on dans le langage administratif des formulaires du Conseil des arts, aux lauréats «de décider quelles destinations et quelles recherches sont les plus avantageuses pour faire progresser leur pratique». Pourquoi ne pas avoir conservé en parallèle le

«vrai» Prix de Rome, en passe de devenir une tradition?

Bien sûr, c'est encore et toujours une question d'argent. *Sic transit gloria mundi!* Le passage dans la Rome d'Alberti, du Bernin, de Borromini, de Piranèse, et même des architectes rationalistes des années 20, avec les aspects culturels et historiques qu'il implique, aurait-il perdu tout son prestige? Ce qui est aussi contesté par ce remaniement, c'est ce que pouvait apporter à un architecte talentueux un séjour libre d'un an dans la ville traditionnellement considérée comme étant la dépositaire de la tradition architecturale occidentale. Selon le critique d'architecture Marco Polo, ce prix s'est orienté vers «la dimension entrepreneuriale de l'architecture». Le Prix de Rome à Rome ayant été jugé, toujours selon Marco Polo, «trop érotique et éloigné des considérations pratiques». Ce qui pourrait aussi se traduire de façon plus phillistine par: finie la *dolce vita* à même les deniers publics! Surtout à l'heure du néolibéralisme, des compressions budgétaires étatiques, des pressions du marché et des logiques de conception informatique.

Du Panthéon à Cinecittà

En un détour plein d'enseignement, cette exposition, certes modeste, accompagne, à l'Inverse, une publication bilingue, plus ambitieuse, dressant un panorama aussi original qu'exhaustif de ce qu'a été le Prix de Rome. L'ouvra-

ge, paru chez Coach House Books à Toronto, réunit sous la direction du critique et historien de l'architecture Marco Polo seize architectes lauréats. La publication et l'exposition se font leçons d'archi. A voir ces travaux, on ne peut associer, comme cela s'est fait injustement, ce prix devenu suspicieux à la vague postmoderne du début des années 80.

Depuis 2004, les lauréats du Prix de Rome peuvent aller où bon leur semble

Face à ce que ces architectes ont fait là-bas, on constate que tous les chemins menaient, et fort bien auparavant, à Rome. Axé sur la créativité, ce séjour à Rome aura été une façon pour les architectes, crayons en main, de réapprendre à dessiner ou à mieux regarder autour de soi. Comme une manière, donc, de prendre ses distances tout autant géographiques que chronologiques pour réfléchir aux profondes implications inhérentes à toute mise en espace.

Le premier lauréat, John Shnier, a aménagé l'appartement du quartier Trastevere qui lui était destiné et où s'installèrent à sa suite les boursiers. Inspiré par l'archéologie antique, le Montréalais Jacques Rousseau (1988) a consacré son projet à la mémoire virtuelle de Montréal. Sophie Charlebois (1990) aura à Rome renoué avec le dessin. Avant de rénover le Palais des congrès de Montréal, Hall Ingberg (1995) a conçu la Villa indeterminata. Un vestige archéologique est reconstruit en un ensemble habitable, intégré au paysage. Philippe Lupien (1996) a cartographié la ville et ses trans-

formations dans le temps. Pierre Thibault (1997) a allié à sa façon l'épaisseur historique de Rome et l'aspect original et intemporel du paysage laurentien dans lequel il a construit nombre de résidences privées. Dans des dessins très colorés concernant ses projets courants, l'agence Big City (1998) a puisé à la rhétorique grandiloquente, fascinante en un sens car alliant le modernisme au mythe de la Rome antique, bien que lourde à assumer, du quartier EUR construit au début des années 40 pour Mussolini. Jason King (2000) s'est inspiré du cinéma, tout comme Andrew King (2003) qui fait davantage référence à Cinecittà et à Fellini qu'au passé antique. Les réalisations de l'atelier In Situ (2001) mettent en avant la présence physique de certains monuments avec, par exemple, des frotis sur papier au fusain réalisés au Panthéon et dans d'autres lieux aussi mythiques. Ailleurs, des dessins en verticale s'inspirent du jeu contrasté de la lumière et de l'ombre aux bâtiments anciens.

Jugés plus théoriques que pratiques, ces projets expérimentaux ont au moins eu le mérite de donner un répit aux architectes face aux contraintes de la pratique quotidienne. S'ouvrant à une réflexion de fond, et ce dans la lignée du «Grand Tour» pratiqué à l'époque, ce prix aurait donc ainsi contribué à améliorer une qualité générale du geste architectural souvent en déficit. On le voit dans les réalisations documentées par le livre. La plupart de ces architectes «Prix de Rome» ont par la suite tenu leurs promesses avec des réalisations toniques. Comme quoi un peu d'histoire ne fait pas de tort, et ce, tant et si bien que Rome ne s'est pas bâtie en un jour!

Collaborateur du Devoir

EXPOSITIONS

Contreplaqués et poses loufoques

ALEXANDRE DAVID
Optica
Jusqu'au 24 février

OUT OF SPACE:
LA PHOTOGRAPHIE
ET L'IMAGINAIRE
SCULPTURAL

John Duncan, Nestor Krüger,
Daniel von Sturmer,
Erwin Wurm, Amon Yariv
Dazibao
Jusqu'au 24 février

RENÉ VIAU

Aux murs de cette galerie de douzaine de panneaux de contreplaqué en peuplier. Cet ensemble crée un environnement sculptural à l'échelle du corps. D'un côté, on peut se déplacer avec, au-dessus de la tête, toujours ce contreplaqué. En face, ce que l'on voit, ce sont, à hauteur de table, toujours ces contreplaqués. On pense à un côté «chantier», à quelque connotation un peu Réno-Dépôt. En cela, on n'a pas tort, bien que les lignes de force de cet environnement-sculpture s'imposent avec finesse et subtilité.

Virtuose du «quatre par huit», Alexandre David, par ce moyen simple, recompose à son profit l'espace de la galerie, qu'on voit sous un nouvel angle, d'un autre œil. D'autre sens sont aussi mis à contribution. L'odorat, par exemple. Cela sent le bois qui vient d'être coupé. Interrogeant l'architecture, l'artiste base son questionnement sur des proportions, des dimensions standardisées, qui nous sont familières même si nous ne sommes pas tous des bricoleurs du dimanche. Ces références font appel à ce que notre corps, et notre esprit, reconnaît. Les repères autres sont ici court-circuités tant ces constructions sont évaluées, mises en relation, comparées, mesurées par l'œil et ramenées presque à notre insu avec celles de

ce que nous connaissons et qui nous environne. S'appuyant sur l'architecture, un monde de références familières, au départ cryptées, se dévoile.

Photographie et sculpture

Tous les artistes ici présents s'approprient à travers leurs photographies quelque chose du vocabulaire de la sculpture. Ils s'intéressent ainsi au poids, au volume, aux matériaux, à la masse et au mode construit. Détournant des volumes familiers, Daniel von Sturmer met en scène dans sa vidéo projetée au ras du sol des bandes élastiques qui rebondissent au sein de micro-environnements faits de rouleaux de Scotch et d'objets banals. John Duncan, lui, érige d'immenses monticules avec des matériaux récupérés. Ces anti-monuments ressemblent à des barricades, à des feux de joie en devenir. D'autres, tels

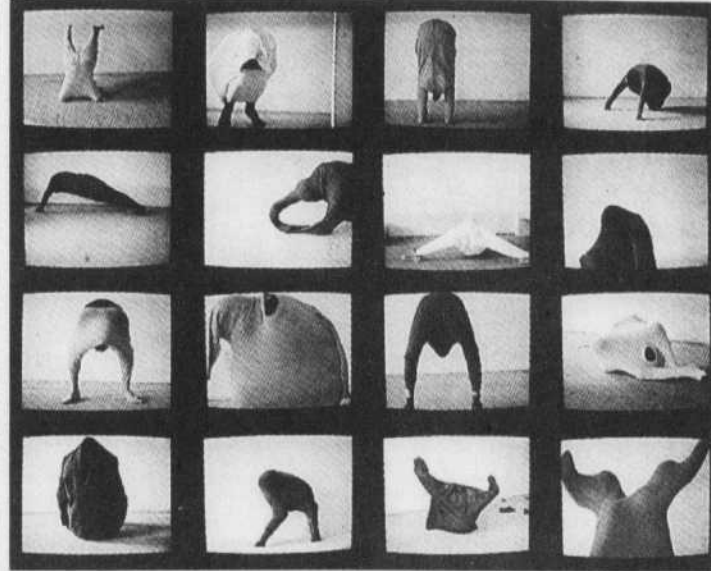
Virtuose du «quatre par huit», Alexandre David recompose à son profit l'espace de la galerie

Nestor Krüger, s'intéressent aux notions de labyrinthe et entretiennent avec les trois dimensions des liaisons ambiguës.

Artiste viennois né en 1954, Erwin Wurm, le plus connu d'entre eux, s'est rendu célèbre grâce à son *Fat Car* (2001), une voiture aux formes gonflées, comme prête à éclater. Idem pour *Fat House*, une maison boursofflée. Dans le même ordre d'idée, il a réalisé une pièce intitulée *The Artist who Swallowed the World*. Un être humain est gonflé à

bloc. Ici le ridicule et l'héroïque se côtoient. À l'aide de ses personnages photographiés, Wurm joue avec les matières, les échelles. Il met en scène ces «modèles» selon des poses loufoques. On les voit en équilibre précaire. Ils adoptent des attitudes inconfortables. Souvent, on sent que tout va s'y effondrer. Cette instabilité est captée par la photo. La masse, le poids, l'équilibre y sont associés à des moments non sacralisés issus du quotidien. Chosifiés, ces personnages soufflés et déformés deviennent comme des pantins burlesques. Wurm renverse ainsi les catégories et bouleverse nos conditionnements.

Collaborateur du Devoir



SOURCE DAZIBAO

Montage de photos d'Erwin Wurm

Galerie d'art d'Outremont

GAO

514 495-7419

LISE BOISSEAU
jusqu'au 4 mars

ANTOINE
Plamondon
1804-1895 Jalons d'un parcours artistique

Découvrez le parcours artistique d'un des plus influents peintres québécois du 19^e siècle



Jusqu'au 1^{er} avril 2007

Cette exposition est organisée et mise en circulation par le Musée national des beaux-arts du Québec, société d'État subventionnée par le ministère de la Culture et des Communications du Québec. Elle a aussi reçu le soutien financier du Programme d'aide aux musées du ministère du Patrimoine canadien.

LA PRESSE

MUSÉE McCORD

The Gazette

690, rue Sherbrooke Ouest (angle Victoria)

EXPOSITION
À L'ESPACE JEUNES DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE
DU 6 FÉVRIER AU
2 SEPTEMBRE 2007

Le petit
chaperon
rouge
À PAS DE LOUP

Horaires des visites commentées de l'exposition à www.banq.qc.ca sous l'onglet Activités.

475, BOULEVARD DE MAISONNEUVE EST, MONTRÉAL
514 873-1100 OU 1 800 363-9028 WWW.BANQ.QC.CA

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

ENTRÉE LIBRE

Cinéma



Docteur Lecter, leçons d'anatomie

HANNIBAL RISING (V.F.: HANNIBAL LECTER: LES ORIGINES DU MAL)

Réalisation: Peter Webber. Scénario: Thomas Harris. Avec Gaspard Ulliel, Rhys Ifans, Gong Li. Image: Ben Davis. Montage: Valerio Bonelli, Pietro Scalia. Musique: Ilan Eshkeri, Shigeru Umebayashi. États-Unis-France-Royaume-Uni, 2007, 117 min.

ANDRÉ LAVOIE

Un personnage peut-il broyer celui qui le porte à l'écran? La question m'a traversé l'esprit pendant le visionnement de *Hannibal Rising*. En fait, je cherchais moins à comprendre la genèse de la psyché du plus célèbre anthropophage du cinéma américain qu'à trouver la griffe d'un cinéaste, l'Anglais Peter Webber, dont le premier long métrage, *Girl with a Pearl Earring*, était un pur ravissement. Devant cette quatrième variation culinaire (après *The Silence of the Lambs*, *Hannibal* et *Red Dragon*) au professionnalisme irréprochable mais aussi calorique et audacieux qu'une salade du chef, les carnivores de gore et les admirateurs du docteur Lecter resteront... sur leur faim.

Quant aux autres, ce retour d'Hannibal représente une nouvelle pierre de cette petite cathédrale de l'horreur où trône encore, sans y être, l'incomparable Anthony Hopkins. Et c'est pourquoi on peut s'étonner devant le choix de Gaspard Ulliel (*Les Égarés*, *Un long dimanche de fiançailles*), un acteur français à l'élégance juvénile et dont la petite balafre à la joue gauche semble avoir été un facteur déterminant, sans compter que, malgré un style laconique, son accent *british* (pour un personnage né en Lituanie...) est quasi irréprochable.

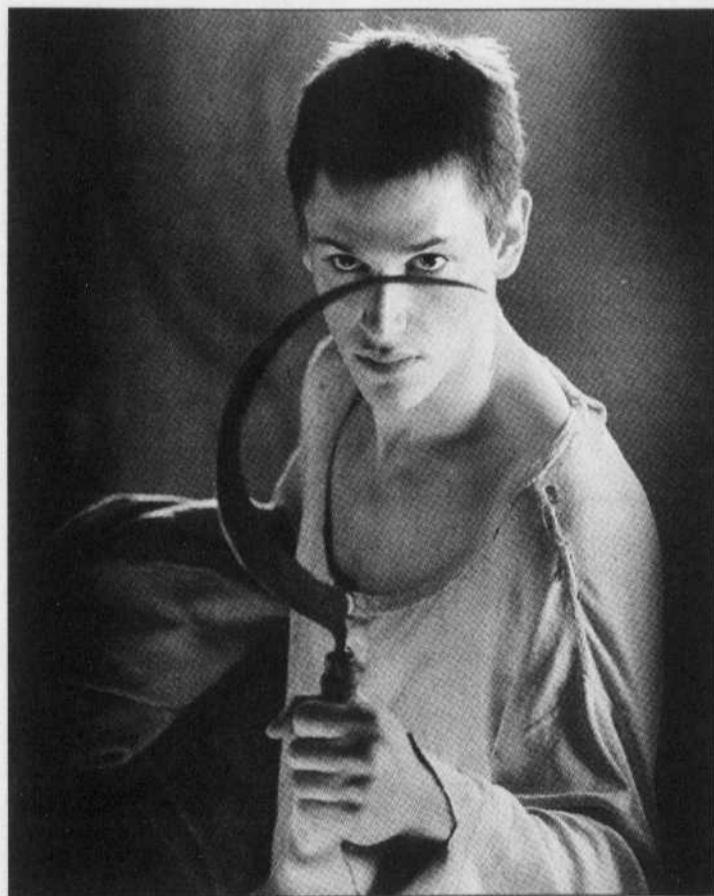
Film sur les origines, *Hannibal Rising* nous plonge dans le chaos de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, procédé habile du romancier et scénariste Thomas Harris — qui pour la première fois adapte un des romans de sa lucra-

tive série — où surgissent les parallèles avec la soif de sang des nazis et le long travail de deuil des survivants. Car si le jeune Hannibal a vu sa famille tuée par les soldats allemands, il a aussi contemplé, impuissant, la mort de sa petite sœur Mischa aux mains (et à la bouche) de compatriotes sans scrupules et affamés. Quelques années plus tard, fuyant un orphelinat lugubre (et le régime communiste), il s'établit en France chez une tante, lady Murasaki Shikibu (la toujours superbe Gong Li, toujours moins convaincante en anglais), qui l'initie aux arts martiaux — là, on décroche un peu quand même... Il apprend alors que la vengeance est un plat qui se mange saignant, se faisant d'abord la main avec un boucher antisémite. Pendant ses études de médecine à Paris, entre deux dissections à la morgue, il va retrouver en Europe, et même au Canada, ses anciens bourreaux, qui ont encore la chair de sa sœur sur l'estomac.

Ce film était réclamé à grands cris par ceux qui cherchaient à connaître d'où venait à ce monstre une telle envie de chair fraîche et humaine; Peter Webber apporte des réponses à une question qui n'avait rien de fondamentale. Et le film, avec son cortège de vilains à la folie caricaturale (la palme revenant à Rhys Ifans), d'explications psychologiques dignes d'un D' Phil et de fausses audaces (la tension sexuelle entre la tante et le neveu semble causer problème au cinéaste bien plus qu'aux personnages...), témoigne de tout sauf de sa nécessité.

Qui aurait cru qu'un jour Hannibal irait rejoindre, non pas le panthéon de l'horreur, mais le placard encombré des monstres aux renaissances multiples, comme Jason et Freddy? C'est vers cette triste destinée que se dirige le médecin à la dent longue si ses artisans s'acharnent, en de véritables docteurs Frankenstein, à donner une nouvelle vie, une nouvelle peau, à une créature démoniaque dont l'appétit n'offusquera bientôt plus que les végétariens.

Collaborateur du Devoir



Gaspard Ulliel dans le rôle d'Hannibal Lecter jeune. SOURCE ALLIANCE

Les années de plomb

LA VIE DES AUTRES

Réalisation et scénario: Florian Henckel von Donnersmarck. Avec Ulrich Mühe, Martina Beck, Sebastian Koch, Ulrich Tukur. Image: Hagen Bogdanski. Montage: Patricia Rommel. Musique: Gabriel Yared. Allemagne, 2006, 137 min. (v.o. avec s.-t. français ou anglais)

ANDRÉ LAVOIE

Oubliez les lofts chromés, les vêtements de couleurs pastel et les tympanes massacrés par les synthétiseurs: on ne rigolait pas en Allemagne de l'Est pendant les années 1980. Telle une araignée tissant sa toile, la Stasi rendait dérisoire le concept de vie privée, espionnant des millions de «camarades» grâce à ses 100 000 employés et à ses 200 000 informateurs. Avec des moyens d'une précision digne de la Gestapo, bien que l'Allemagne communiste semblait voir le nazisme comme un problème essentiellement ouest-allemand, chaque citoyen ordinaire pouvait se transformer en ennemi du peuple.

C'est ce climat paranoïaque que décrit le cinéaste Florian Henckel von Donnersmarck dans son premier long métrage, *La Vie des autres*, un immense succès en Allemagne, récoltant des prix prestigieux et maintenant sélectionné pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Dans ce monde



Ulrich Mühe et Ulrich Tukur dans *La Vie des autres*

chargé de suspicion se dégage une lueur d'espoir, celle d'une humanité jamais complètement broyée par la machine politique. Et le réveil peut se produire grâce à la magie du théâtre, au pouvoir des mots ou encore à la force de quelques notes de piano.

Comment cela est-il possible dans une société où la culture est aussi instrumentalisée? Ce n'est pas le problème d'un influent ministre qui en bave pour une célèbre actrice, Christa-Maria Sieland (Martina Gedeck, fragile et intense), compagne et muse d'un des rares dramaturges est-allemands dont le dossier semble étrangement vierge, Georg Dreyman (Sebastian Koch).

Question de bien paraître auprès de son supérieur, et d'éliminer pour lui un rival amoureux gênant, Anton Grubitz (Ulrich Tukur, d'un ridicule touchant), un haut gradé de la Stasi, décide de mettre Dreyman sur écoute avec la complicité de Gerd Wiesler (Ulrich Mühe, une stupéfiante carapace se décomposant peu à peu sous nos yeux), un capitaine sans états d'âme, sans vie personnelle, et à la discipline inflexible. Peu à peu, Gerd se voit happé par un univers qu'il jugeait frivole et qui tout à coup le fascine. Lorsque Georg, foudroyé par le suicide d'un ami metteur en scène que le système a écrasé, décide de prendre la plume, mais cette fois pour dénon-

cer, l'espion change alors subtilement son fusil d'épaule...

La Vie des autres possède toutes les apparences d'un thriller; pourtant, c'est sans précipitation ni effets percuteurs que Florian Henckel von Donnersmarck installe cette atmosphère douce-amère dont on s'extirpe avec peine. Sa caméra longue des corridors lugubres, des appartements à la décoration anonyme, des bureaux aux néons aveuglants, le tout dans des couleurs blafardes, délavées. Et il tisse avec une habileté remarquable cette toile où vont s'emmêler ses personnages, qui multiplient mensonges, compromis, petites trahisons et autres rapports falsifiés. Tout cela pour survivre encore quelques années avant la chute du mur de Berlin, dont ils ne peuvent voir les énormes fissures, même en 1984.

Florian Henckel von Donnersmarck dirige avec un doigté exceptionnel des interprètes qui font littéralement corps avec ces figures d'une Allemagne aujourd'hui disparue (?). Dans ce tableau d'époque où le moindre son devient parfois une arme, parfois une alliée, son allure austère est constamment en phase avec le climat morose de cette société où l'espionnage comptait parmi les beaux-arts... Le cinéaste allemand en décrit avec force toute l'horreur morale, mais aussi ses mystérieux, et trop rares, pouvoirs de changements.

Collaborateur du Devoir

Chronique d'époque, sauce «people»

FACTORY GIRL

Réalisation: George Hickenlooper. Scénario: Captain Mauzner. Avec Sienna Miller, Guy Pearce, Hayden Christensen, Jimmy Fallon. Image: Michael Levine. Montage: Dana E. Glauberman. Musique: Edward Shearmur. États-Unis, 2006, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

Certainement une des icônes les plus fascinantes de la culture américaine du XX^e siècle, Andy Warhol est aussi une des plus détestées, du moins chez les cinéastes (revoyez avec quel mépris Oliver Stone le contemple dans *The Doors*). Le pape du pop art est parfois dépeint comme une sorte de roi-soleil: à s'y coller de trop près... Ce fut le drame d'Edie Sedgwick qui, au milieu des années 1960, a traversé le ciel de New York comme une étoile filante; Warhol l'avait consacrée «superstar» et le qualificatif était, en apparence, définitif.

La vie de cette fille issue d'une riche famille de la Californie, mais dont la beauté et le charisme cachaient bien des traumatismes, est décrite dans *Factory Girl*, de George Hickenlooper (*Mayor of the Sunset Strip*), à la manière d'une chronique d'époque à la sauce «people». En effet, il y aurait sans doute peu à dire sur Sedgwick si elle n'avait pas fréquenté des gens célèbres (Warhol, mais aussi Bob Dylan) lors de son ascension (fulgurante) comme dans sa chute (vertigineuse). Débarquée à New York en 1965 avec l'espoir de rencontrer Warhol, cette artiste (dont le plus grand talent était de dépenser l'argent de son père) deviendra la vedette de ses films, la co-

queluche des médias, la chou-chou des magazines de mode... Et peu à peu une toxicomane que plus personne ne voudra approcher, sauf pour l'exploiter.

Construit à la manière d'une séance thérapeutique et dans un environnement anonyme, Sedgwick (stupéfiante Sienna Miller) évoque sa rencontre avec celui qu'elle a longtemps qualifié de «génie». De ses films improvisés (*Horse, Kitchen, Little Poor Rich Girl*) à ses sauteries perpétuelles, tout cela dans son célèbre studio, la Factory, Warhol (Guy Pearce, en parfaite symbiose avec son modèle) mène la cadence et ne souffre pas que l'on gravite hors de son orbite. C'est pourquoi il n'acceptera jamais que Sedgwick, avec qui il entretient une relation intense mais surtout platonique et téléphonique, se jette dans les bras d'un célèbre chanteur folk (Hayden Christensen en Dylan, jamais nommé pour cause de possibles poursuites judiciaires de celui qui refuse d'être dépeint en second bourreau de Sedgwick). Les projecteurs vont vite s'éteindre, et la «superstar» va tomber dans un grand trou noir.

Il y a souvent un danger à décrire la *glamour* tout en donnant l'impression d'en livrer une vision anthropologique. George Hickenlooper semble plutôt y

patauger dans une allégresse quasi incontrôlable, et c'est avec grâce qu'il recrée l'effervescence débridée de la Factory, reproduit les films de Warhol de la période Sedgwick et multiplie les scènes glamourées de «cocktail party». Bref, on a l'impression d'y être...

Mais alors, a-t-on vraiment accès à ces êtres tourmentés, vivant dans l'euphorie de l'instant et l'illusion de la célébrité? Bien qu'il utilise les ressorts de la psychologie — et abuse de la voix hors champ comme des flash-back, en partie imposés par les tyranniques producteurs Weinstein qui n'en sont pas à leur premier crime d'ingérence créatrice... —, le cinéaste s'applique surtout à diaboliser Warhol, qualifié entre autres de «bloodsucker», plutôt que d'insuffler une âme à ces figures de la constellation branchée de la scène culturelle new-yorkaise des années 1960.

Le tableau s'avère séduisant dans sa forme, captant l'esprit d'une décennie, donnant parfois dans l'ironie (Paris faisant un triomphe aux films de Warhol...), mais derrière le crépitement des flashs des caméras, le propos tient du journal intime d'une adolescente en cavale.

Collaborateur du Devoir

PALMARÈS DVD

ARCHAMBAULT

Résultats des votes : Du 30 janvier au 5 février 2007

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 1 CHICK'N SWELL Série 3
- 2 UN DIMANCHE À KIGALI
- 3 PASSE-PARTOUT
- 4 FLYBOYS
- 5 THE MARINE
- 6 BON COP, BAD COP
- 7 OPEN SEASON
- 8 LE GARDIEN
- 9 SAW III
- 10 LES INVINCIBLES Saison 1

VARIÉTÉS

- 1 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- 2 PATRICK NORMAN Tu peux frapper
- 3 AN INCONVENIENT TRUTH
- 4 DIEUX DU STADE Making Of
- 5 PILATES Force et minceur
- 6 PILATES Abdos de fer
- 7 CELTIC WOMAN New Journey: Live Slane...
- 8 NICOLE BORDELEAU Le yoga pour tous
- 9 GRÉGORIE CHARLES Noir et blanc
- 10 LES NORDIQUES

RICHARD GRANDPIERRE PRÉSENTE

ENFERMÉS DEHORS

un film de Albert Dupontel

Maintenant à l'affiche

13

CINÉMA FORTUNE PARISIEN

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES MONDIAUX 2006

LA PUBLICITÉ, ÇA C'EST DU CINÉMA!

tous les jours à 19h00

www.cinemaduparc.com

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900

CINÉMA

SEMAINE DU 10 AU 16 FÉVRIER 2007

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 13

dans L'AGENDA culturel

25 ANS QU'ON SE DONNE LA RÉPLIQUE

WWW.RVCQ.COM

SAO PRÉSENTE

LES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

25^e édition

MONTREAL 15-25.FÉVRIER.2007 QUÉBEC 19-25.FÉVRIER.2007 WWW.RVCQ.COM

Cinéma

Forçats de la faim

LA DIGNITÉ DU PEUPLE
Réalisation: Fernando Solanas.
Image: Fernando Solanas. Montage: Juan Carlos Macias, Martín Subira. 120 min.

ODILE TREMBLAY

Le grand cinéaste engagé argentin Fernando Solanas a beaucoup sauté de la fiction au documentaire. Dans ce dernier champ, déjà en 1968 il avait livré *L'Heure des brasiers*, brûlot accablant sur le néocolonialisme et sur le pouvoir de révolte du peuple. Le récent *Mémoires d'un saccage* (2004) démontrait les contrastes entre les nantis et les parias dans une Argentine en déroute, décortiquant les mécanismes de la terrible crise économique de 2001-02.

À travers *La Dignité du peuple*, le cinéaste du Sud et du Voyage aborde les effets directs de cette crise sur une population exploitée par les banques, les multinationales, les dirigeants politiques corrompus ainsi qu'un régime de répression armée qui mate les manifestations.

On reprochera au documentaire de vouloir tout dire. Et ce, de façon souvent didactique (à travers la voix hors champ du cinéaste, trop présente). À côté de

fascinantes entrevues avec des agriculteurs ruinés par des banques usurières, des ouvriers exploités, des militants dont les compagnons furent assassinés, des chiffonniers réduits à la misère, Solanas brosse le portrait et l'arrière-portrait de cette crise, en explique les tenants et aboutissants. On a parfois l'impression d'assister à un cours magistral trop appuyé, avec des longueurs, un rythme qui va et vient.

Le vrai héros de l'histoire est ce peuple argentin floué, qui se serre les coudes sous les morsures des requins de la finance. Quand ces gens-là parlent, on les écoute. La dignité, la solidarité, le courage de ces damnés de la terre éblouissent. Le sort qu'ils subissent révolte. En donnant la vedette à ces *olvidados*, héros du quotidien, qu'il a traqués aux quatre coins du pays, Solanas impose sa vision brûlante de résistante.

Il dresse un constat accablant d'une Argentine en déroute (tout en négligeant de montrer les étapes de sa reconstruction). Le dernier volet de cette série, *Argentine latente*, abordera peut-être des aspects laissés de côté par sa perspective marxiste, ici justifiée mais quand même partielle.

Le Devoir

Brandir la caméra

comme d'autres lèvent le poing

Le cinéaste Fernando Solanas présente *La Dignité du peuple*, qui vient de prendre l'affiche à Ex-Centris

MARTIN BILODEAU

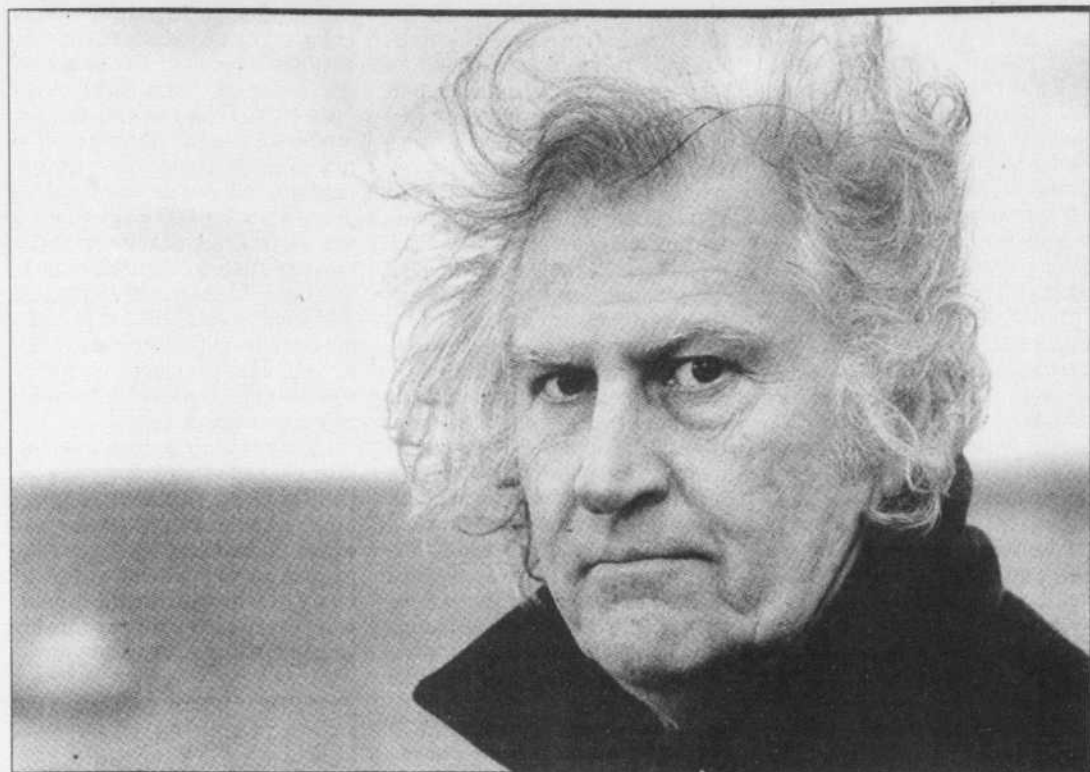
L'Argentin Fernando Solanas n'est pas un politicien. S'il ne peut nier avoir séjourné dans le «Frente Grande» de l'opposition au début des années 90, le réalisateur des films *Tango, l'exil de Gardel* et *Le Sud* se perçoit avant tout comme un citoyen engagé. *Mémoires d'un saccage*, qui racontait de l'intérieur la faillite économique de son pays et la chute du gouvernement de Fernando de la Rúa qui en avait été l'artisan (après celui de Carlos Menem), était le cri du cœur d'un homme blessé, qui brandit la caméra comme d'autres lèvent le poing. Pour réparer une erreur historique, pour rétablir les faits, à la face du monde.

Produit dans le même élan, *La Dignité du peuple*, qui vient de prendre l'affiche à Ex-Centris, cherche à rétablir la vérité des gens. Le film, tourné en numérique, dans la foulée des événements tragiques, relève du même pari, revendique le même parti pris du citoyen sur l'État, de l'humain sur la machine politique, juridique et économique qui le broie. On y suit des dizaines de «personnages», qui individuellement se relèvent de l'affront par la force de leur dignité et qui collectivement demandent réparation par la voix de la solidarité.

Pallier au plus urgent

«Je travaille en fresque sur l'Argentine», explique Fernando Solanas, rencontré en septembre 2005 lors de sa visite au Festival international du film de Montréal, où *La Dignité du peuple* était présenté. «En 2002, j'ai compris que je ne pouvais pas raconter toute l'histoire, toute cette crise, en un seul film. *Mémoires d'un saccage* expliquait toutes les politiques issues du modèle néolibéral, dont la corruption de l'appareil judiciaire et le vol des droits sociaux des gens. Le génocide social, en somme. J'avais besoin d'un film complémentaire qui me permettrait de me rapprocher de l'individu, sans l'exclure du mouvement social dans sa globalité.»

Plus il avance, plus Solanas prend conscience de la profondeur du puits. Si bien que *Mémoires d'un saccage* et *La Dignité du peuple* sont les deux premiers volets d'une fresque documentaire qui en compte quatre, les deux



SOURCE MÉTROPOLE FILMS DISTRIBUTION

«Ma vie, mes films, tout est mélangé. Je ne suis pas un politicien, affirme le cinéaste argentin Fernando Solanas. Je suis quelqu'un d'engagé politiquement vis-à-vis des grands sujets du pays.»

autres (inachevés à ce jour) étant *Argentine latente* (sur les ressources du pays) et *La Terre révoltée* (sur le vol des terres).

Avec *La Dignité du peuple*, Solanas reconnaît avoir voulu pallier au plus urgent, et que les deux derniers volets peuvent attendre un peu. «C'est un film sur les droits des individus qui ont été volés. Sur des droits, d'ailleurs, que les gens revendiquent un à un, des gens qui s'organisent. Mon film exprime la recherche d'une nouvelle sorte d'éthique: l'éthique de la coopération, de la solidarité, dans un monde où on mythifie l'individualisme.»

Solanas, l'individu, est pluriel. Son cinéma se décline en deux mouvements qui se rejoignent par le fond: la fiction poétique et le documentaire engagé. «L'engagement artistique n'a pas besoin d'expliquer le monde. Pour moi, le noyau de l'expression demeure l'expression poétique», explique le réalisateur, dont le dernier long métrage de fiction, *Le Nuage*, date déjà de dix ans. «Je cherche à faire un cinéma libre, de création libre, dans lequel il y aurait une unité. A

un certain moment, j'ai besoin d'une récréation, d'une atmosphère. À un autre, j'ai besoin d'exprimer plus directement mes idées.»

Admiré pour ses longs métrages récompensés dans tous les grands festivals du monde, Solanas l'est moins, dans son propre pays, pour ses chroniques documentaires, dont *L'Heure des brasiers*, qui en 1972 (quatre ans avant le coup d'État, la dictature et son propre exil vers la France) dénonçait le système néocolonialiste argentin. «Ma vie, mes films, tout est mélangé. Je ne suis pas un politicien. Je suis quelqu'un d'engagé politiquement vis-à-vis des grands sujets du pays. Mais mon travail est de nature plus socioculturelle», dit celui que les télévisions argentines boycottent mais que les universitaires admirent et respectent.

S'il se réjouit de cette reconnaissance, qui relève d'une forme de résistance vis-à-vis de l'établissement, le cinéaste déplore que les mouvements politiques et sociaux qui se produisent dans l'hémisphère Sud indiffèrent encore aujourd'hui les médias de l'hémisphère

Nord. L'Amérique du Sud, qui dans certaines parties est encore la proie du néolibéralisme sauvage et des privatisations que ses politiques inspirent, ne peut compter sur le devoir de vigilance des autres continents. Mais un mouvement se dessine, constate Fernando Solanas, par lequel les valeurs de solidarité et du bien-être collectif semblent reprendre le dessus, et pas qu'en Argentine. «Après les pénuries, les dictatures, les dérives du néolibéralisme, l'Amérique du Sud a atteint un nouveau stade de sa conscience. En Uruguay, au Brésil, au Venezuela, on retrouve des gouvernements progressistes, de centre-gauche. Je ne dis pas que la révolution se prépare. Mais il y a un mouvement vers la gauche.»

Un mouvement qui, visiblement, fait plaisir à ce vert militant de 70 ans, qui voudra certainement filmer les quatre cloisons de son cerceuil avant de s'endormir. Mais ça, c'est encore bien loin, car pour lui «le travail est la seule façon de rester jeune.»

Collaborateur du Devoir

L'amorce d'un bon film à venir

ANIMAL

Écrit et réalisé par Roselyne Bosch. Avec Andreas Wilson, Emma Griffiths Malin, Diego Infante, Rhoda Montemayor. Image: Tetsuo Nagata. Montage: Maryline Monthieux. Musique: Christian Hanson. France-Portugal-Grande-Bretagne, 2005, 99 minutes.

MARTIN BILODEAU

La science et l'éthique. Le débat est sans fin et l'avenir apparaît, sur la question, fécond en dilemmes. C'est ce que tente de démontrer la cinéaste allemande Roselyne Bosch dans son premier long métrage, *Animal*, campé dans un futur rapproché, dans un pays d'Europe anonyme où tout le monde parle anglais avec un accent différent.

Son héros, Thomas (Andreas Wilson), est un brillant généticien, trop timide pour que ses recherches sur la source de l'agressivité, qui selon ses dires serait logée dans l'ADN des individus, soient prises au sérieux par l'établissement. Ses expériences sur un tueur psychopathe (Diego Infante) ayant prouvé que le niveau d'agressivité humaine peut être abaissé génétiquement, le jeune idéaliste pacifique s'injecte lui-même son sérum afin de voir si le mouvement contraire est également possible.

Le film, pour ainsi dire, commence à ce moment, c'est-à-dire à mi-

parcours du récit. Le scénario confus avait préalablement développé deux intrigues parallèles purement fonctionnelles et décoratives convergent vers le labo du héros. La première impliquant un loup en liberté qui terrorise les clients d'un centre commercial un soir de Noël, la seconde opposant le jeune chercheur à un collègue ambitieux mais moins talentueux qui convoite le poste de directeur du centre de recherche et la même fille que son rival.

Les dialogues manquent singulièrement de finesse, et les personnages qui les disent, de crédibilité. *Animal* se comporte mieux dans le non-dit, ce qui n'est pas plus mal vu le sujet. Roselyne Bosch apporte un soin particulier aux échanges physiques de son héros avec sa petite amie (Emma Griffiths Malin), cette dernière fascinée par la métamorphose qui s'opère chez son amant timide et bêta, soudain entreprenant et alpha. Hélas, la plupart des bonnes idées de la cinéaste restent au stade de l'énoncé. Ainsi, la détresse du tueur en série soudainement criblé de remords grâce au sérum est de courte portée. La mort trop commode du rival est escamotée. Les sens déçupés du jeune chercheur sont évoqués, sans que l'idée soit exploitée au maximum de son potentiel. Ce qui nous amène à conclure que, à l'amorce d'un discours populaire sur la génétique et l'éthique, *Animal* contient l'amorce d'un bon film.

Collaborateur du Devoir

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$ MA MEILLEURE CARTE DE CINÉMA

LE LABYRINTHE DE PAN (v. o. espagnole avec s.-t. français) à 14h15, 17h00, 19h15, 21h30 EN EXCLUSIVITÉ
8 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

LETTERS FROM IWO JIMA (avec s.-t. anglais) à 13h00, 15h40, 18h15, 21h00 EN EXCLUSIVITÉ
4 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM ET MEILLEURE RÉALISATION

BABEL (avec s.-t. française) à 19h15 (avec s.-t. anglais) à 21h15
7 NOMINATIONS AUX OSCARS DONT MEILLEUR FILM ET MEILLEURE RÉALISATION

LA PUBLICITÉ, ÇA C'EST DU CINÉMA! (LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES MONDIAUX) à 19h00

LE GRAND SILENCE (avec s.-t. anglais) à 13h15

3575, avenue du Parc • (514) 281-1900 STATIONNEMENT GRATUIT

www.cinemaduparc.com

«Une belle escapade en chansons.» André Lavole LE DEVOIR

«Un portrait touchant.» M.A. Lussier LA PRESSE

«Une tendre mélodie menée tambour battant.» Rachel Haller ICI

AU BOUT DE LA TERRE EMMENEZ-MOI

UN FILM DE EDMOND BENSIMON

avec Gérard Darmon Charles Aznavour Zinedine Soualem Lucien Jean-Baptiste Damien Jouillerot

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE! CINÉMA Beaubien 2396, Rue Saint-E. 721-5090 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

EN NOMINATION AUX OSCARS
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

«CAPTIVANT D'UN BOUT À L'AUTRE, PRENANT, SURPRENANT ET TRÈS ÉMOUVANT!»

Marie-Christine Trotter, RADIO-CANADA (DÉSAUTELS)

GAGNANT
MEILLEUR FILM
MEILLEUR ACTEUR
MEILLEUR SCÉNARIO
D'ORANGE FILM FESTIVAL

GAGNANT
MEILLEUR FILM
MEILLEUR ACTEUR
MEILLEUR SCÉNARIO
MEILLEUR CINÉMATOGRAPHE
CINÉMA 100

GAGNANT
PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL INTERNATIONAL
MONTREAL FILM FESTIVAL
FESTIVAL DE LOSANGE

★★★★★

PARIS MATCH • LE NOUVEL OBSERVATEUR
TÉLÉVISIONS • AVOIR-ALIRE.COM
LIBÉRATION • ELLE
LE JOURNAL DU DIMANCHE

«LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE»
-DAVID THOMPSON, THE GUARDIAN

★★★★★

«Un premier film magistral.»
Télérama

AVANT LA CHUTE DU MUR DE BERLIN, ILS ÉCOUTAIENT TOUT.

LA VIE DES AUTRES

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FLORIAN HENCKEL VON DONNERSMARCK

version originale avec sous-titres français CINÉMAS AMC

version originale avec sous-titres anglais CINÉMAS AMC

À L'AFFICHE EX-CENTRIS LE FORUM 22

Après "MÉMOIRE D'UN SACCAGE"
SÉLECTION OFFICIELLE - FESTIVAL DE VENISE

LA DIGNITÉ DU PEUPLE
UN FILM DE FERNANDO SOLANAS

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE métropole

version originale espagnole avec sous-titres français EX-CENTRIS 3366, boulevard Laurier, 880 (intercité) (514) 891-2000

PARALLÈLE 13h30 - 17h30 - 21h15

(GAGNANT)
Meilleur Documentaire - European Film Awards

★★★★★
LA PRESSE

LE GRAND SILENCE
UN FILM DE PHILIP GRÖNING

version originale française et latine avec sous-titres anglais

CINÉMAS FORTUNE PARISISN CINÉMA DU PARC 2875 Du Parc 811-811-1900

CINÉMA LE CLAP MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE